

5^e Année - N° 173.

Le numéro : 30 centimes

7 Février 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Fr.

G. Diaz
COMMANDANT EN CHEF
DES ARMÉES ITALIENNES

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS
Abonnement pour l'Etranger. 20 Fr.

SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT, PAR GEORGES LE FAURE

ONZIÈME ÉPISODE : LES PETITS-FILS DE D'ARTAGNAN

XXIV

DÉNOUEMENT IMPRÉVU

Depuis plusieurs heures déjà, Suzy courait à travers la montagne. Elle avait réussi, grâce aux jarrets de sa monture, à dépasser ceux qui la poursuivaient. Mais, pour cela, il lui avait fallu faire de si nombreux détours qu'en vérité elle s'était égarée et que maintenant elle allait un peu à l'aventure.

Seulement, harassée de fatigue, torturée par la faim, il lui fallait toute l'énergie dont l'avait gracieuse la nature pour continuer à se tenir en selle.

Mais les forces humaines ont des limites et, depuis un certain temps, c'était comme si elle eût été en proie à une invincible somnolence : incapable de réflexion, ses mains abandonnées laissaient flotter les rênes sur l'encolure de son cheval.

Cependant, vint un moment où elle eut vaguement conscience que sa monture, arrêtée, repartait à plus vive allure, après avoir poussé un hennissement joyeux ; mais l'intelligence de la jeune fille, embrumée par la fatigue, ne s'arrêta pas à ce détail et elle continua à se laisser emporter inconsciemment vers le but qu'avait choisi l'instinct de l'animal...

Ah ! si Suzy eût été capable de regarder autour d'elle avec quelque lucidité, comme elle se fût hâtée, en dépit de son accablement, de tourner bride, en reconnaissant le sentier que suivait son cheval.

Celui-ci, en effet, l'emmenait au ranch de Cristo vers lequel l'attirait l'odeur des écuries apportée par la brise... et les détonations qui éclataient à intervalles réguliers étaient l'écho de la lutte acharnée que les défenseurs du fort Wilson soutenaient contre leurs ennemis.

Pancho Lopez, on s'en souvient, avait, en quittant le ranch, donné comme instructions à Manuel Moralès d'en finir au plus vite avec les Yankees, afin de le rejoindre avec le commando à la passe d'El Diabolo...

Conformément à ces instructions, le jeune homme avait précipité assauts sur assauts, mais sans d'autres résultats qu'un nombre exagéré d'hommes hors de combat.

Lui-même d'ailleurs, il faut le reconnaître, n'avait guère eu le loisir de s'occuper personnellement du fort Wilson ; l'arrivée inopinée de Paquilla qui, sur le premier moment, lui avait causé une désagréable surprise, n'avait pas tardé à retenir son attention.

Au fond, il n'avait jamais aimé qu'elle, si tant qu'un homme tel que lui fut capable d'avoir pour une femme un sentiment sincère.

Mais de se retrouver brusquement en présence de Paquilla lui avait remis en mémoire tous les jolis souvenirs de la Gran Sonora.

Servi par elle qui, pour le mieux reconquérir, jouait le rôle d'humble servante, il se fut volontiers laissé aller aux expansions naturelles en la circonstance, mais la présence de Remonio le gênait ; aussi, brusquement, lui dit-il :

— Prends ton stylo et écris...

Surpris, l'homme regarda Manuel ; mais celui-ci était le chef et il fallait obéir.

Le jeune homme se mit à dicter :

« Le sous-officier Remonio Sanchez, ayant fait suspendre le feu, se rendra, sous la protection du drapeau blanc, à portée de la voix pour sommer les Américains de se rendre : il leur promettra la vie sauve et la liberté moyennant rançon. S'ils refusent à nouveau, il leur signifiera qu'ils n'ont à compter sur aucune pitié et que, pris, ils seront pendus sans jugement. »

Assurément, Manuel eût pu se contenter de donner verbalement ces instructions à son subordonné ; mais c'est ainsi qu'il avait vu procéder Pancho Lopez, et il ne lui déplaît pas de jouer au chef en présence de Paquilla.

La porte à peine fermée, Paquilla et Manuel furent aux bras l'un de l'autre.

La gorge coupée par l'émotion, la jeune femme ne pouvait que répéter :

— Manuel !... oh ! Manuel !...

A la sentir palpiter ainsi contre sa poitrine, tout

fier d'un semblable transport, il l'étreignait avec une vraie tendresse.

Brusquement, prise de jalouse, elle demanda d'un ton farouche :

— Tu ne l'aimes pas !... dis-moi que tu ne l'as jamais aimé.

— Oh ! cela, je te le jure, s'exclama-t-il, la face empourprée de colère au souvenir de l'injure que lui avait faite Suzy...

— Vrai !... bien vrai !...

— Vienne une occasion de te le prouver, articula-t-il, les dents contractées par le ressentiment, tu verras avec quelle joie je la saisirai...

Sous une forte poussée extérieure, la porte, au même instant, s'ouvrit, claquant avec bruit contre la muraille et Remonio entra en coup de vent :

— L'Américaine ! clama-t-il, l'Américaine est là !...

— Quelle Américaine ?

Brusquement Manuel avait repoussé Paquilla, bégayant, tellement il était loin de supposer la vérité.

— Eh ! par tous les diables ! quelle autre pourrait-être que la vôtre !...

Une double exclamation jaillit des lèvres des deux jeunes gens :

— Elle !... elle !... ici !... fit Manuel qui n'en pouvait croire ses oreilles...

— ...En tout cas tu pourras lui apprendre que je t'ai corrigé, maudit nègre, hurla Manuel en se jetant sur lui.

Désarmé, Remonio savait que le jeune homme était prompt à jouer du revolver.

Il tourna donc les talons et décida d'exécuter de suite les ordres qu'il avait reçus : attachant une loque au canon de sa carabine, il gravit lentement la pente escarpée au sommet de laquelle se dressait le fort Wilson.

A la vue du parlementaire, Rutledge fit cesser le feu et s'avança de quelques pas en dépit des observations de ses hommes.

Après avoir signifié au lieutenant l'objet de sa mission, Remonio ajouta :

— Vous avez cinq minutes pour vous décider.

— C'est tout décidé !... répondit l'officier ; va dire à celui qui t'envoie que des soldats américains ne se rendent pas et que nous sommes résolus, mes camarades et moi, à vous épargner la peine de nous prendre : lorsque vous entrerez ici, — si vous y rentrez, — c'est que nous serons morts !...

— Là-dessus, rompant l'entretien, Bob tourna les talons tandis que Remonio, en proie à une inexplicable rage, redescendait la pente de la colline...

Comme il franchissait le seuil de l'habitation où il avait laissé Manuel en conversation avec Suzy, son oreille fut frappée par des éclats de voix furieux et il devina aussitôt qu'un spectacle peu ordinaire allait lui être offert.

Et de fait, à peine entré, il vit la prisonnière qui se débattait aux mains de Manuel la rage dans les yeux et l'invective aux lèvres...

L'arrivée de Remonio ne fit qu'augmenter la surexcitation du jeune homme qui, se jetant sur lui, lui demanda les résultats de la mission dont il l'avait chargé.

Furieux déjà de l'accueil que lui avait fait Rutledge, l'homme empoigna son chef, menaçant de le dénoncer à Pancho Lopez pour négliger les intérêts de la patrie au bénéfice de ses amours...

Assagi aussitôt, Moralès, se reprenant, ordonna à Remonio de se retirer et d'attendre au dehors ses nouveaux ordres.

— Et tâchez, ricana l'homme en ouvrant la porte, de ne pas trop me faire attendre, n'est-ce pas, mon lieutenant...

Quand il eut disparu, Manuel revint vers Suzy qui, pendant ce court dialogue, avait cherché vainement quel parti prendre : sans moyen de fuite, si encore elle eût eu une arme pour se défendre et intimider son ennemi...

Et puis, il y avait — bien avant son propre sort — celui de Rutledge qui l'inquiétait : évidemment l'officier était perdu si un prompt secours ne lui parvenait.

Et ne pouvoir rien... rien pour le salut de celui qu'elle aimait !...

Eh bien ! non, il ne serait pas dit qu'elle aurait laissé, abandonné à son sort, ce noble garçon, et puisqu'elle avait à sa disposition un moyen de le sauver, quelqu'épouvantable que fût ce moyen, elle n'avait pas le droit de se refuser à l'employer.

— Ecoutez, dit-elle brusquement à Manuel qui s'avancait vers elle, faisons un marché, voulez-vous ?...

— Un marché ?... lequel ?...

— Laissez sortir, avec liberté de rejoindre la colonne américaine, les quelques survivants qui restent là-haut, — elle hochait la tête vers le fort Wilson — et je m'engage à être pour vous l'épouse la plus soumise qui ait jamais été...

— La plus aimante aussi ?... interrogea Manuel.

Elle tressaillit, réprimant une moue de dégoût, et répondit :

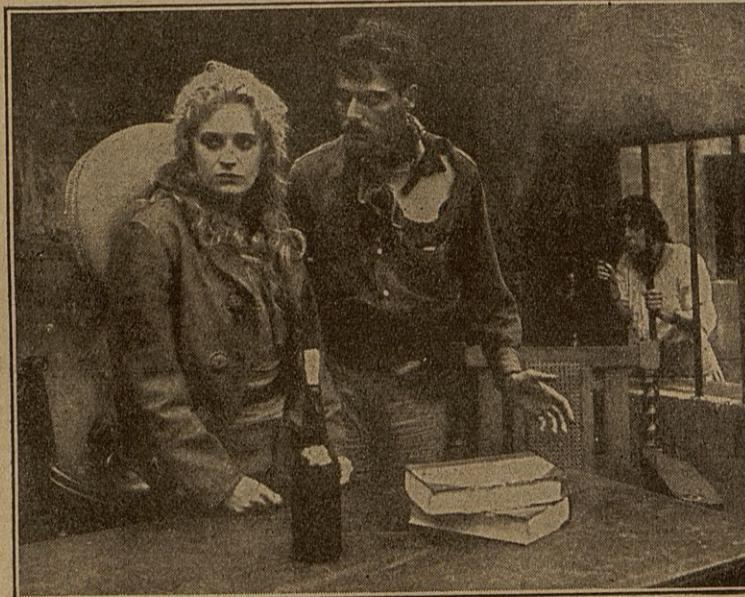
— Ne demandez pas l'impossible... et contentez-vous de ce que je vous offre.

— C'est-à-dire, ricana-t-il, que, en échange de votre résignation, je dois vous donner ma peau... oui, ma peau... car ce à quoi vous me poussez est tout simplement une trahison. Et une trahison, vous le savez bien, ça vaut la corde ou le peloton d'exécution. Eh bien ! ma belle, je suis fâché de vous le dire, mais votre marché n'est pas assez avantageux, d'autant plus que vous voulez me vendre une chose que j'ai déjà en ma possession...

Il ajouta, se jetant sur elle :

— Tu es ma femme... et rien désormais ne pourra t'empêcher...

(Voir la suite page 15).



— Je viens de la trouver, effondrée à terre, mourante dans le renfoncement de la porte.

Vainement Paquilla tenta-t-elle de retenir Manuel : celui-ci, la repoussant farouchement, s'élança au dehors.

Suzy, sa femme, à sa merci !... quelle belle revanche lui offrait le sort et comme il allait en profiter !...

Il saisit la malheureuse et en signe de triomphe, pour bien marquer sa prise de possession, il lui plaqua sur la face un baiser farouche qui arracha à Paquilla un rugissement de fureur.

— Toi !... lui déclara-t-il, silence... ou sinon...

Il eut un geste de menace, mais ne put continuer sa phrase.

Comme marquée au fer rouge par l'insolente caresse du jeune homme, Suzy avait repris ses sens et, voyant penché sur elle ce visage abhorré, elle avait eu conscience de son malheur.

Elle tenta de se débarrasser de l'étreinte de Manuel ; mais celui-ci, aidé de Remonio, réussit à l'amener dans l'intérieur où elle s'écroula sur un siège, défaillante.

— Vite, ordonna Manuel à Paquilla, un verre d'eau, de l'anisette.

Dompson par cette voix de commandement, la Cubaine obéit et ensuite, la rage au cœur, s'en alla, décidée cependant à tout plutôt que de céder la place à sa rivale.

— Ce n'est pas pour jouer aux amoureux que le chef vous a laissé ici, gronda Remonio, et il y a autre chose à faire qu'à courtiser l'Américaine.

— L'Américaine s'appelle la señora Moralès et a droit au respect de tous, crie Manuel..., tu entends !... Ainsi que toi et les autres, je veux que vous vous le teniez pour dit, sinon...

— ...Sinon, il pourrait bien y avoir du grabuge, riposta insolument l'autre, quand, à son retour, le chef apprendra.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 24 au 31 Janvier



ES « Goths » ont exécuté leur premier raid sur Paris dans la nuit du 30 au 31 janvier ; au nombre de seize ils ont jeté leurs engins dans la banlieue et dans différents quartiers de la capitale. Une vingtaine de civils ont été tués, une cinquantaine blessés ; il y a eu des dégâts matériels, deux hôpitaux ont été atteints. On a eu la satisfaction d'apprendre qu'un des appareils ennemis avait été descendu par nos canons spéciaux, près de Chelles, où deux officiers qui le montaient ont été faits prisonniers. Cet attentat a produit sur la population parisienne et sur les Français en général un effet opposé à celui que ses auteurs en attendaient : loin d'être démoralisés, ils en sont fortifiés dans leur résolution de continuer la lutte jusqu'à la victoire.

Il est aujourd'hui officiel que l'armée du général sir Douglas Haig a étendu ses lignes jusqu'au sud de Saint-Quentin.

Sur le front britannique, les opérations d'infanterie ont été peu importantes mais il y en a eu tous les jours. Le 25 nos alliés ont eu à repousser un fort coup de main à l'est de Loos et ils perdent là quelques hommes, tandis que dans des rencontres de patrouilles, au sud de Lens, ils font plusieurs prisonniers. Le lendemain, au sud-ouest de Cambrai, des patrouilles anglaises enlèvent encore des hommes aux Allemands ; mais ces derniers attaquent en deux endroits : au sud de Fontaine-lès-Croisilles et au nord de Passchendaele, sans remporter aucun succès.

Il n'y a, le 27, à signaler que l'échec d'une tentative de l'ennemi contre les lignes britanniques au sud de Lens. Le 28, autres attaques, aussi infructueuses, au nord-est de Langemarck et au sud-est du Verguier. Deux tentatives paraissant plus fortes sont faites par les Boches le 29, l'une vers Arleux-en-Gohelle, l'autre au sud de la Scarpe : ils ne peuvent aborder les lignes de nos alliés, mais ces derniers perdent un détachement qui s'est sans doute laissé capturer au nord-est d'Ypres. Le 30, les Anglais enlèvent le personnel d'un poste au nord-est d'Havrincourt, et détruisent quelques Boches vers Bullecourt. Aucun de ces faits n'est sensationnel : il est bon cependant de les relever, car ils indiquent, par la distance entre les secteurs visés par les attaques, l'inquiétude des Allemands qui ne cessent de tâter les lignes de nos alliés au moyen de ces petites opérations qui, si elles ne sont pas entreprises dans ce but, n'ont aucune raison d'être et sont toujours infructueuses.

L'artillerie continue à jouer sur ce front un rôle très actif : les communiqués sont parfois vides de faits, mais ils ont toujours à enregistrer ici ou là le travail effectué par les batteries.

La guerre aérienne est, elle aussi, activement menée par nos alliés. Leur pilotes continuent à exécuter des raids de bombardement impressionnants. Le 25 un certain nombre d'appareils ont exécuté avec succès des raids sur divers objectifs en Allemagne. Des usines de Mannheim, des docks et la ville elle-même ont reçu un nombre appréciable de bombes. Parmi les autres bombardements exécutés, citons celui de Trèves, du 24 au 25 janvier. On croit que le kronprinz, qui a là son quartier général, s'y trouvait à ce moment.

Il est vrai que les Allemands essaient de se venger par leurs incursions sur Londres : ils sont revenus sur cette ville le 28 et le 29 et leurs bombes ont causé la mort de plusieurs personnes ; mais ils ont perdu un de leurs appareils du type Gotha, qui est tombé en flammes dans les environs de la capitale.

Sur le front français les efforts des Allemands sont aussi dispersés que contre les lignes britanniques et ils ne leur donnent pas plus de résultats. Ils se montrent très remuants dans certains secteurs où jusqu'à présent ils ne faisaient que rarement parler d'eux. Il en est ainsi dans la région de la Fave. C'est une petite rivière qui descend des Vosges et dont les Allemands occupent le bassin supérieur, tandis que nous avons des postes dans la vallée inférieure. C'est une vallée que suit la route de Saint-Dié à Strasbourg ; la route de Saint-Dié à Schlestadt et Sainte-Marie-aux-Mines la parcourt en partie. Ces deux routes seraient les voies les plus commodes à l'ennemi pour envahir notre territoire par l'Alsace. Nous avons été attaqués dans cette région le 27. L'ennemi, qui d'ailleurs ne faisait là qu'une petite tentative, a été repoussé ; mais, le 28, il a exécuté une opération analogue vers la Fontenelle, qui peut être compris dans la même région. C'est un hameau qui fait partie du territoire de Ban-de-Sapt et dans lequel se trouvent des hauteurs qui dominent les voies conduisant à Strasbourg. Il est possible que ces deux petites attaques ne se rattachent pas à un plan général ; il est néanmoins intéressant de constater qu'elles se

sont produites, comme pour éprouver notre vigilance, en des endroits où il serait particulièrement avantageux de la trouver en défaut.

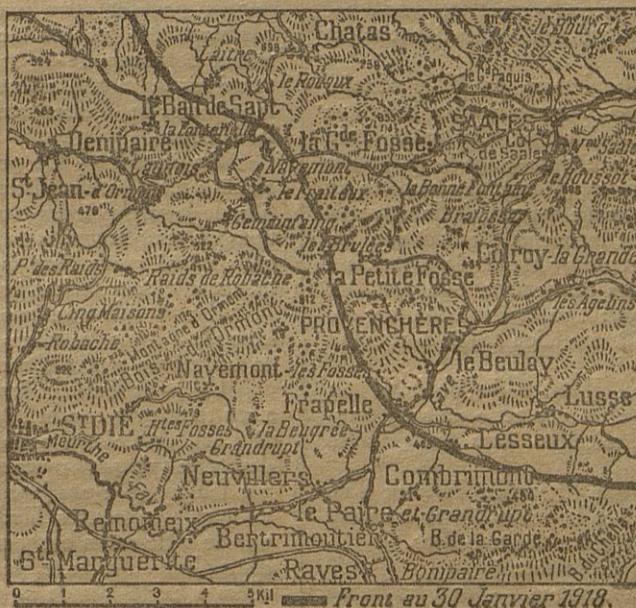
Ces deux affaires ne sont pas les seules de ce genre qu'il y ait à mentionner. Sur le Schoenolz, en Haute-Alsace, le 29, une attaque contre nos postes a si bien tourné à notre avantage que c'est nous qui avons fait des prisonniers. La Meuse n'est pas plus tranquille que d'habitude : le 25 nos troupes ont dû repousser un coup de main au nord des Caurières ; la lutte d'artillerie s'y poursuit sans interruption, très violente.

D'autres coups de main contre nos positions ont échoué : au nord de l'Aisne le 25, aux lisières ouest de la forêt de Saint-Gobain le 26.

Nos troupes, de leur côté, ont assailli, en différents endroits, les lignes allemandes. Le 24 c'était à l'est d'Aubérive, où il nous est revenu de l'affaire quelques prisonniers. Le 28, en Champagne et au nord de Saint-Mihiel, nos hommes vont encore prendre des Boches dans leurs lignes ; en un endroit que ne désigne pas le communiqué, nos détachements ont pénétré jusqu'à la troisième ligne : ils y ont pris, en plus des prisonniers, une mitrailleuse. Le 29 une opération analogue a eu pour théâtre la région sud-est de Seppois-le-Haut : appuyés par une bonne préparation d'artillerie, nos détachements ont pénétré dans les organisations allemandes, y ont détruit de nombreux abris et enlevé des prisonniers et du matériel.

LES OPÉRATIONS EN ITALIE

La première armée italienne, avec le concours de batteries françaises et d'escadrilles alliées, a pris l'offensive le 27 dans le but de reconquérir certaines positions dominantes à l'est du plateau d'Asiago, sur la vallée de la Brenta. Le 27 l'infanterie commença l'attaque avec une grande impétuosité et en peu de temps s'empara des positions à l'ouest du val Frenzela, qu'elle conserva malgré de furieuses contre-attaques. La bataille se poursuivit les jours suivants ; le 28 nos alliés se rendent maîtres du col del Rosso et du col d'Echelle, et rejettent l'adversaire dans la région de Sasso-Rosso ; le 29 ils couronnent ces opérations par la conquête du mont di Val Bella. Un premier dénombrement permit de classer comme butin fait au cours de ces trois journées : 2.500 hommes et 100 officiers prisonniers, 6 canons de gros calibre, une centaine de mitrailleuses, du matériel et des munitions en quantité. Ce magnifique succès, obtenu sur un théâtre particulièrement difficile, atteste que les récentes surprises n'ont rien



LA RÉGION DE LA FAVE.

enlevé à l'armée italienne de sa valeur. Dans la région de Capo-Sile, il y a toujours beaucoup de mouvement. Le 24 un petit détachement italien a occupé par surprise un poste ennemi en chassant les occupants et y a capturé une certaine quantité d'armes et de munitions. L'armée britannique en Italie a publié, le 28, un communiqué intéressant qui rend compte d'opérations d'aviation réussies. L'appel des réformés en Italie donnera 500.000 soldats, ce qui portera à environ 5 millions le nombre des mobilisés, soit 12 % de la population.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL DIAZ

COMMANDANT EN CHEF DES ARMÉES ITALIENNES

Jusqu'à sa promotion au poste de généralissime le général Diaz était inconnu. Lorsqu'après le désastre de l'Isonzo il s'agit de donner un successeur au général Cadorna, le ministre de la guerre retint parmi d'autres le nom du général Diaz ; il le soumit au roi qui, consultant ses notes, répondit : « Le choix du général Diaz me paraît excellent, car dans les dépêches qu'il m'a envoyées ou dans les conversations que j'ai eues avec lui par téléphone, il ne se départit jamais d'un grand calme et du plus complet sang-froid au milieu des circonstances les plus critiques ; le sang-froid doit être la qualité primordiale d'un chef général d'état-major. »

Le général Diaz a montré qu'il était digne de cette appréciation. Sous son impulsion l'armée italienne s'est ressaisie, a arrêté l'invasion et vient de rapporter un brillant succès.

Né le 5 décembre 1861, d'abord officier d'artillerie, puis commandant d'un régiment d'infanterie en Libye, où il se distingua et fut blessé, le général Diaz était, au moment de l'entrée de l'Italie dans la guerre, adjoint au haut commandement ; il commande une division, puis le 23^e corps d'armée qui enleva de fortes positions sur le Carso.

Maladies Nouvelles

La guerre a été l'occasion de la mise en évidence d'un certain nombre de maladies. Faut-il parler, à ce propos, de maladies nouvelles ? — Nouvelles par leur fréquence et par leur extension, par leur présence dans des milieux où elles étaient jusque-là ignorées, elles peuvent l'être, sans qu'il faille pour cela les considérer comme des entités morbides n'ayant jamais existé jusque-là.

Et pourtant, l'idée générale de « maladies nouvelles » n'est pas déraisonnable. On peut très bien admettre, dans certaines conditions, la transmission, l'inoculation à l'homme de parasites existant normalement chez les animaux et même ne les incommodant pas autrement, alors qu'ils se révèlent très hostiles à l'homme. On peut encore très bien admettre que, dans des circonstances particulières, par mutation, un parasite habituel de l'homme devienne virulent et pathogène. C'est ainsi qu'ont dû naître certaines maladies infectieuses. Et il en pourra naître d'autres. L'homme n'est point venu au monde équipé de toutes les maladies qui le déclinent ; celles-ci ont dû surgir graduellement, et il en surgira sans doute encore, surtout si sa vitalité générale diminue.

Quoi qu'il en soit, depuis trois ans, différentes affections se sont manifestées avec une fréquence extraordinaire et ont pu produire l'effet de maladies nouvelles.

Ne parlons pas de la gangrène gazeuse. Elle était connue, mais très rare. V. Campenon, entre autres chirurgiens, en avait observé et décrit quelques cas.

Mais la fièvre des tranchées semble récente. On ne la connaît pas. La première mention en fut faite par Hunt et Rankin, en novembre 1915 ; d'autres en parlèrent ensuite, dans le *British Medical Journal*, en particulier. La première observation remonte aux mois de juillet, août, septembre 1915. Elle fut faite en Flandre sur les troupes anglaises ; c'était une fièvre de courte durée accompagnée de myalgie, névralgie, entérite. Pour commencer, on crut à de la typhoïde ; mais l'erreur fut bientôt manifeste.

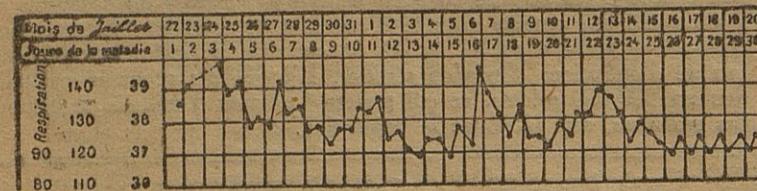
Le mal a été observé en France, en Angleterre, en Mésopotamie, aux Balkans, à Salonique et chez les Austro-Allemands aussi bien que chez les alliés. Le nom en est d'ailleurs mal choisi. Car cette fièvre existe aussi en dehors des tranchées et chez des gens qui n'y ont jamais mis les pieds. Elle est épidémique et atteint rapidement des milliers de personnes. Elle ne ressemble, en réalité, à aucune autre maladie et paraît infectieuse. Elle ne tue jamais, mais elle est incommodante et fait souffrir, et diminue l'efficience des effectifs. Elle est de courte durée toutefois : de 5 à 6 jours ; ou du moins, pour parler plus exactement, elle peut être courte car elle semble présenter deux types : l'un à évolution rapide, suivi souvent d'une rechute unique ; l'autre à évolution lente, à rechutes nombreuses, fortes et périodiques.

Un agent pathogène figuré doit exister. Il est endoglobulaire, car l'injection du sérum ne transmet pas le mal, alors que celle du sang complet le fait. Mais nul n'a encore vu les microbes dans les globules sanguins.

L'unité du mal est établie par ce fait que l'injection du sang d'un sujet à forme rapide peut aussi bien déterminer la forme lente. Et voilà à peu près tout ce qu'on sait de précis sur la fièvre des tranchées.

Comment s'opère la contagion, qui est indéniable ?

Sans doute, par des parasites. Non le moustique, — en Flandre on observe le plus de cas en hiver — mais peut-être une puce, ou tel autre parasite du rat, ou du campagnol, qui s'infectant sur un malade irait infecter les sujets sains en les piquant. Il est certain que les troupes ayant le plus de facilité pour se nettoyer et se baigner sont celles qui sont le moins atteintes. La destruction du pou diminue le nombre des cas et on sait,



GRAPHIQUE DE LA FIÈVRE DES TRANCHÉES

par une expérience qu'a faite sur lui-même le capitaine Urquhart, que le pou s'infecte au contact du malade et, par piqûre, inocule le mal au sujet sain.

Il semble bien que la fièvre des tranchées soit une maladie nouvelle. Comment a-t-elle pris naissance ? — Et que deviendra-t-elle après la guerre ? — Il sera particulièrement intéressant d'étudier cette dernière question. La fièvre des tranchées persistera-t-elle, survivra-t-elle à l'ère des tranchées, ou bien disparaîtra-t-elle ? Existait-elle, inconnue, en quelque coin du globe, et a-t-elle été importée par telle ou telle des races qui participent à la grande guerre ? — L'avenir nous renseignera. En attendant, se tenir propre et éviter les parasites dans la mesure du possible.

La spirochétose ictero-hémorragique ou jaunisse hémorragique n'est pas une nouveauté. Elle a été entrevue dans le passé. Mais elle ne possède d'état civil que depuis 1914, date où les médecins japonais, Inada et Ido, montrèrent que l'ictère infectieux ou *typhus icteroïde*, comme l'appelaient Larey, est déterminé par un spirochète qu'on trouve dans le foie, le *spirochète ictero-hemorragia*. Ce spirochète, les médecins anglais Stohes et Rylo l'ont retrouvé sur le front occidental. Et voici ce qu'on sait de cette maladie dont toute l'histoire a été écrite au cours de la grande guerre.

Le protozoaire se trouve dans le plasma sanguin et est cause de l'ictère : mais le sang n'est virulent qu'une fois l'ictère déclaré. Le spirochète est abondant dans les urines, surtout après la défervescence. Une atteinte confère une certaine immunité. Les Japonais ont préparé un vaccin en traitant une émulsion de foie infecté (de cobaye) par l'acide phénique. Le vaccin est inoculé au cheval, et le sérum de celui-ci inoculé aux ictériques tue les spirochètes (sur le cobaye toujours). La sérothérapie sera-t-elle possible chez l'homme ? Il faut le souhaiter. Le mal n'a toutefois pas une très grande gravité chez l'homme.

Comment le spirochète pénètre-t-il dans l'organisme ?

Par l'eau et les voies digestives, comme cela a lieu pour le bacille typhioidal. Par la peau aussi : les malades, au Japon, paraissent s'infecter par les pieds souillés par la boue infectée. Le rat paraît encore jouer un rôle dans l'affaire. Les rats et les mulots semblent être des réservoirs

naturels de spirochètes, et chez les rats des égouts, comme chez celui des tranchées, le spirochète existe. Par sa morsure, le rat infecte l'homme — par son urine, il infecte l'eau et quiconque en boit. Avec cela, le rat lui-même ne paraît nullement être incommodé par le spirochète. On comprend que la tranchée soit favorable au développement de la spirochétose : les rats y vivent et leur urine souille le sol. Le mal, plus rare en Belgique et en France, est répandu en Italie ; on l'a observé à Salonique ; il est très virulent au Japon, surtout dans les houillères et rizières où les ouvriers marchent pieds nus.

La néphrite des tranchées est un nom sous lequel on désigne des états divers. Ils se ressemblent par l'albuminurie, mais diffèrent par leur évolution. Il y a une forme rapide, chronique, s'expliquant par les fatigues, le froid, l'excès de nourriture carnée, et une autre, aiguë, à grands fracas, débutant par la fièvre et les frissons, et suivie d'œdème, d'anasarque, pouvant aller jusqu'aux accidents urémiques et épileptiformes. Heureusement les cas mortels sont rares. Le mal est épidémique : il atteint beaucoup de sujets à la fois, surtout ceux qui sont depuis longtemps sur le front. On observera donc la néphrite des tranchées sur l'Yser, la Somme, la Meuse, mais non sur la Seine ni sur le Rhône, ni même la Garonne.

La cause ? — On parle souvent du froid comme cause des néphrites aiguës ; mais le refroidissement ne paraît jouer aucun rôle dans la production de la néphrite des tranchées. Il n'y a pas de rapport entre les variations de température et la fréquence des cas. Du reste, les Anglais n'en ont observé aucun dans la guerre sud-africaine où pourtant les variations thermométriques étaient considérables.

Faut-il admettre une intoxication chimique par les aliments, par exemple ? Mais les vivres de conserve sont d'excellente qualité : les cas de bobulisme sont très rares.

On a incriminé la javellisation des eaux ; tout récemment encore, on a cru remarquer que la néphrite s'est présentée seulement dans la période où l'eau de boisson a été javellisée à l'excès. Mais l'argument tombe devant ce fait que beaucoup de malades n'ont pas fait usage d'eau javellisée et que, d'autre part, les troupes hindoues qui n'ont bu que de cette eau n'ont jamais présenté un cas de néphrite. Au reste, la néphrite des tranchées a existé lors de la guerre de Sécession et on ne stérilisait pas l'eau en ce temps !

Les Anglais dénomment le mal : néphrite épidémique infectieuse. Ils sont convaincus de l'existence d'un agent infectieux et, au reste, les symptômes et la marche sont en faveur de cette interprétation ; mais nul encore n'a mis la main sur le virus. On peut toutefois très bien protéger nos troupes contre le mal : il suffit de leur éviter un séjour trop long aux tranchées et de pratiquer la relève de façon judicieuse et équitable.

La fièvre de trois jours n'est pas une maladie nouvelle. Elle a été observée chez nos troupes en Orient qui la connaissent sous les espèces d'une fièvre accompagnée de douleurs musculaires, articulaires, osseuses, d'une éruption de type variable et caractérisée par ce fait que la fièvre tombe le troisième jour. C'est la fièvre à phlébotomes, ainsi nommée parce que inoculée par le *phlebotoma papatasii*, un insecte bien connu, mais pouvant être inoculée par d'autres insectes aussi.

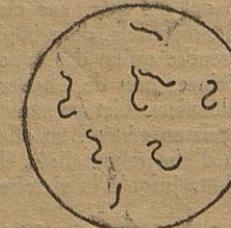
L'œdème de guerre, enfin, n'est peut-être pas nouveau. Il ne semble pas que ce soit une maladie microbienne, d'ailleurs ; c'est bien plutôt un état dû à une alimentation insuffisante et viciée. L'œdème de guerre ne nous est connu que par les observations boches. Il s'est présenté chez les prisonniers de guerre et aussi chez les civils, surtout chez les hommes de plus de quarante ans. L'œdème (sans albuminurie, ni symptômes cardiaques) disparaît par le séjour au lit. La cause principale serait l'insuffisance des corps gras dans l'alimentation.

Les mêmes symptômes ont pu être observés dans d'autres guerres. S'ils ne l'ont pas été, le mal serait nouveau ; l'œdème de guerre constituerait une entité morbide nouvelle.

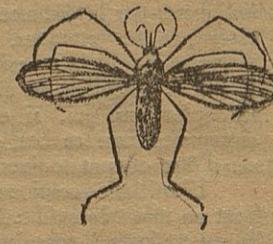
En somme, guère de maladies nouvelles dans tout cela : la fièvre des tranchées, peut-être, rien de plus.

Ce qu'il faudra voir, c'est si ces maladies, ou bien nouvelles, ou bien répandues par la guerre, vont disparaître après celle-ci et rentrer dans le rang, ou conserver leur fréquence. Il faut bien les observer maintenant, et il faudra bien les suivre plus tard. Quant à l'œdème de guerre, ce semble être un symptôme qui disparaîtra le jour où l'alimentation redéviendra normale.

D^r HENRI DE VARIGNY.



Microbes de la spirochétose



Le phlébotome

M. MALVY COMPARAÎT DEVANT LA HAUTE-COUR



En réalité c'est le 28 janvier que, dans la deuxième séance publique du Sénat constitué en Cour de Justice, s'est ouvert le procès de l'ancien ministre de l'intérieur. Après avoir entendu le réquisitoire du procureur général, la Haute-Cour s'est déclarée compétente, a dit l'accusation recevable et ordonné un supplément d'enquête. M. Antonin Dubost présidait, ayant à sa droite M. Mérillon, procureur général, entre ses deux avocats généraux, MM. Lombard et Cénac ; à sa gauche, M. Bonet-Maury, greffier en chef.

Au premier rang des fauteuils, M. Malvy, assisté de M^e Bourdillon, son avocat ; derrière lui, M^e Guillain, secrétaire de M^e Bourdillon.

LES JOURNÉES RÉvolutionnaires de MOSCOU



Barricade de matériaux entassés près de la place de la Douma, à Moscou, pendant la révolution d'octobre.



Manifestation des bolcheviks, le 11 octobre, à Moscou, sur la place de la Douma, dont on aperçoit la façade.



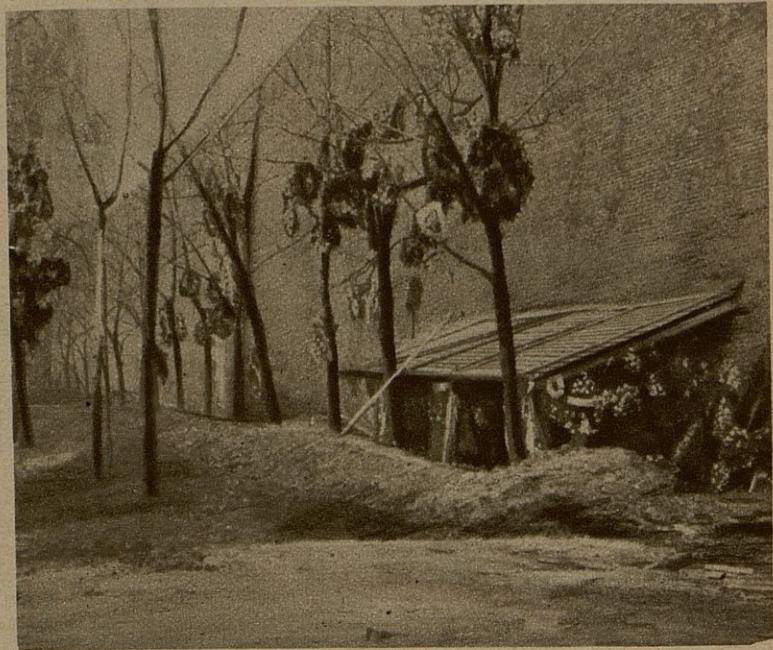
Manifestation des bolcheviks en l'honneur de leur victoire à Moscou le 25 octobre et de leurs morts.



Inhumation au pied du Kremlin des chefs maximalistes tués lors de la révolution à Moscou le 25 octobre.



En octobre 1917 les maximalistes s'emparaient du pouvoir à Moscou, après de sanglants combats avec les partisans du gouvernement. Ces photographies, prises au cours de ces événements, viennent seulement de nous parvenir, ayant été retardées par les difficultés de communications et la méfiance des soviets. Voici, à gauche, les tombes de cinq chefs maximalistes ; à droite, les tombes de six autres, tous tués ces jours-là. Elles se trouvent au pied du Kremlin.



LE « BATAILLON DE LA MORT » A KIEW



Le « bataillon de la mort », dévoué au général Korniloff, entrait le 15 octobre (date française) à Kiew, où il venait se joindre aux troupes fidèles à Kerensky. A peine était-il depuis une heure dans la ville que la Rada, prétextant qu'il n'avait pas à intervenir dans les affaires de l'Ukraine, lui faisait signifier l'ordre de s'éloigner immédiatement. Cette photographie du « bataillon » massé dans une rue est la seule qui existe de cet épisode de la révolution.

LES TROUPES FRANÇAISES EN ITALIE



Le général Maistre a voulu honorer les vainqueurs du mont Tomba en faisant défiler devant lui, à Assolo, les prisonniers capturés au cours de cette remarquable opération qui leur livra la principale position d'un secteur important. Le voici entouré de son état-major dans cette petite ville que vont traverser les Autrichiens.



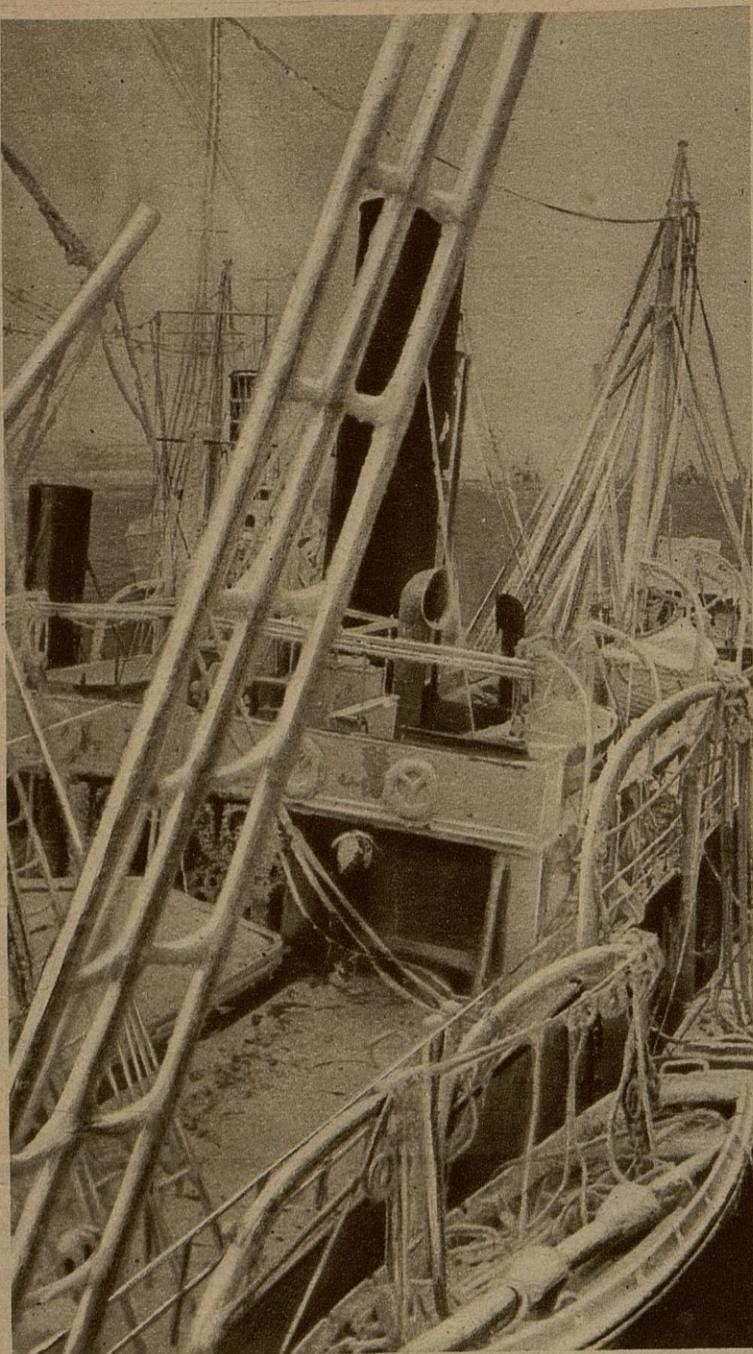
Lorsque nos chasseurs alpins arrivèrent en Italie, le général Diaz leur dit : « Je connais votre valeur et je sais que vous en donnerez ici de nouvelles preuves. » Le 30 décembre, nos braves chasseurs enlevaient le mont Tomba et faisaient plus de 1.400 prisonniers. Ils étaient inférieurs en nombre aux prisonniers qu'ils ramenaient et dont voici le premier groupe, où l'on en voit qui sont encore coiffés de la cagoule contre les gaz.

UN NOUVEAU CASQUE A L'ESSAI

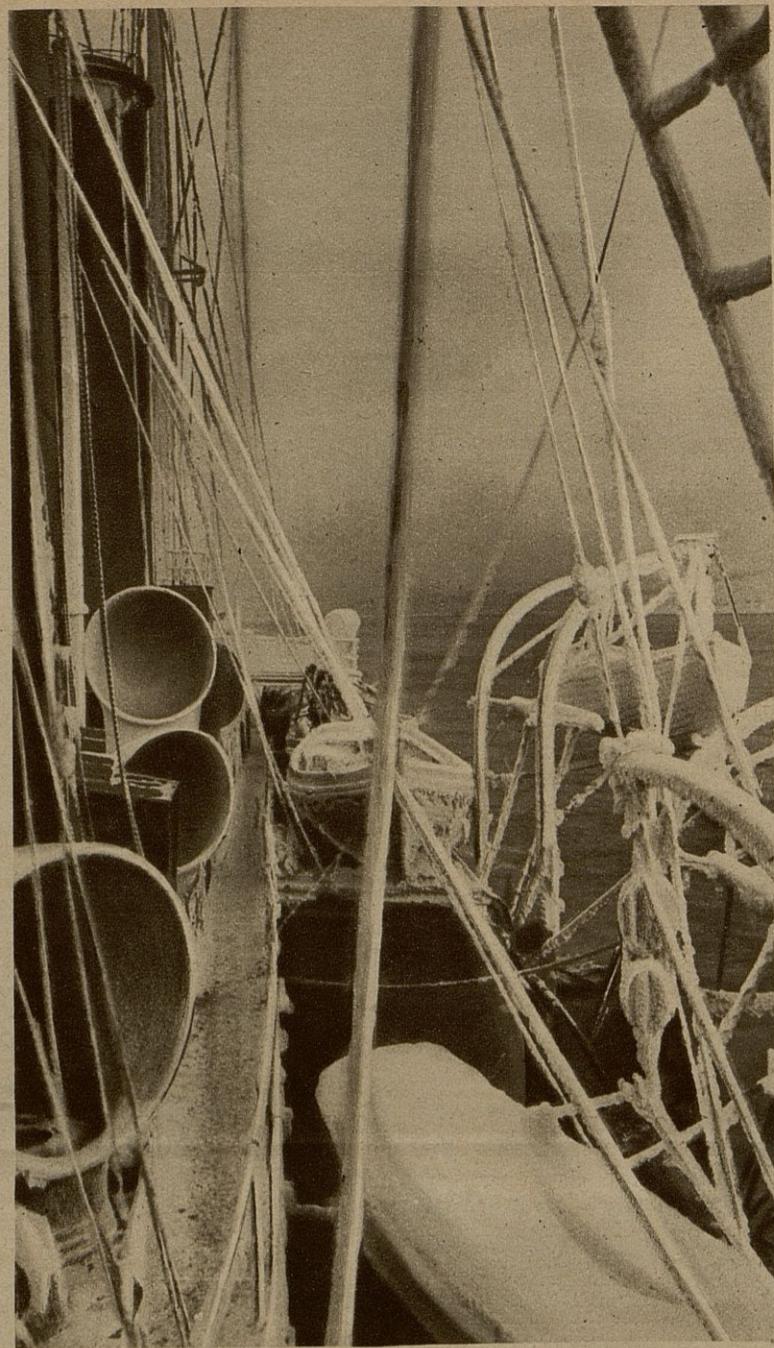


Ce nouveau casque, perfectionnement notable de celui dont se servent les autres, est à l'essai dans l'armée belge. Il protège la face du combattant, grâce à une visière mobile. Des lamelles constituent des œillères qui permettent de viser. Son poids n'est pas très différent de celui en usage. Au fond, un poilu avec la visière du casque relevée. Le casque actuel fait ressembler les poilus aux anciens hommes d'armes ; avec celui-ci ils auront l'air de chevaliers.

LA MARINE ANGLAISE DANS LA MER BLANCHE



Un « charbonnier » anglais ravitaille un croiseur en mer, par un froid intense qui couvre tout de glace.



Un navire de guerre britannique dans la baie de Kola, au nord de la Russie, sous le cercle polaire arctique.



Devant Arkhangel, qui se dessine au fond de la photographie, des Russes attendent sur la glace qu'un navire de guerre britannique ait franchi le chenal que lui ouvre un brise-glace. Pour rétablir la circulation on poussera par-dessus la coupure les madriers disposés ici au premier plan. Ces gens, qui attendent que le passage soit libre, reviennent de la ville avec des provisions entassées sur de petits traîneaux qu'ils tirent sur la glace.

UN CROISEUR AMÉRICAIN EMBARQUE SON CHARBON



Chez nos alliés c'est toujours les moyens d'exécution les moins compliqués qui sont employés de préférence. Quand un de leurs navires de guerre a besoin de remplir ses soutes, on amène le long de son bord d'immenses docks flottants contenant tout le charbon qui lui est nécessaire, et que l'on fait passer directement dans ses flancs.

La « Georgia », que voici, a été photographiée faisant de cette façon son charbon dans le port de Charleston.



Le comité supérieur de guerre des alliés vient de se réunir à Versailles, au Trianon-Palace, dont voici la photographie. A gauche, MM. Orlando et Sonnino, représentant le gouvernement italien ; à droite, M. Clemenceau.



Nice a honoré la mémoire du capitaine Guynemer en donnant son nom à une de ses places. Voici la cérémonie de la pose de la plaque portant le nom de l'aviateur. A gauche, la sœur de Guynemer et le capitaine Blanchomet, son ami.

SUR LE FRONT ORIENTAL

Les négociations de Brest-Litovsk ont été reprises le 29 janvier, mais la paix russo-allemande n'en paraît pas plus rapprochée ; les Allemands ne savent plus avec qui la conclure et du côté russe les pourparlers se poursuivent selon la formule que viennent d'adopter les maximalistes : « Ni faire la guerre, ni signer la paix. » Des événements imprévus compliquent d'ailleurs tous les jours la situation. La Finlande, ayant proclamé son indépendance, entendait être gouvernée dorénavant à sa guise par son Sénat. Les Finlandais maximalistes entendent ne se soumettre qu'à un gouvernement bolchevik ; tout en continuant à exercer toutes les dépréciations possibles dans le pays, ils n'ont pas cessé de le troubler par leur propagande anarchiste. De sanglants combats les ont mis aux prises avec la force publique régulière. De nombreux soldats russes se sont joints à eux, et le gouvernement de Petrograd leur fournit des armes. Après plusieurs batailles ils restent maîtres de la capitale et de toute la Finlande méridionale. La Finlande septentrionale leur résiste encore. Le 26 janvier ils ont dissous le Sénat et institué le pouvoir des Soviets. On ne peut envisager de longtemps le retour du pays à des conditions de vie normales. Comme la Finlande, diverses provinces de la Russie du sud, désireuses de se gouverner elles-mêmes mieux qu'elles ne l'étaient par Petrograd, s'étaient constituées en république de l'Ukraine. Le nouvel Etat s'imposait déjà dans les conceptions relatives à la régénération de la Russie : il voulut avoir ses délégués à Brest-Litovsk, mais aussitôt appa-

rut son intention de subordonner les intérêts généraux de la Russie à l'obtention pour lui d'une paix particulière, immédiate et avantageuse. De là, et d'autres contestations, il est résulté une rupture avec Petrograd : la guerre a éclaté entre les Soviets ukrainiens et le parti de la nouvelle république. Le 28 janvier on a annoncé la prise par les Ukraniens, après trois jours de bataille, de la ville de Loutsk, où dominaient les maximalistes. Les troubles s'aggravent de jour en jour. Les maximalistes se sont emparés du pouvoir à Kiew : ils ont dissous la Rada et l'ont remplacée par un soviet. Le parti bourgeois ukrainien se serait tourné vers l'Autriche pour lui demander son appui contre les gardes-rouges de Petrograd.

Enfin, l'armée roumaine a été attaquée près de Galatz par deux divisions russes passées au maximalisme, sous les ordres d'un aventurier qui, au nom des principes bolcheviks, a proclamé la déchéance du roi et l'avènement de la république. On apprenait, le 28 janvier, que les Roumains avaient battu ces Russes dont 3.200 avec 1.200 chevaux, 22 canons et 57 mitrailleuses, s'étaient réfugiés dans les lignes allemandes.

MACÉDOINE. — On ne signale sur ce front que quelques rencontres de patrouilles et de petits coups de main entrepris par les Anglais et qui ont tourné à leur avantage. Le 27, à Athènes, le général Guillaumat, qui venait d'être reçu en audience par le roi, a passé l'armée grecque en revue au Champ-de-Mars, au milieu d'ovations enthousiastes de la foule. Les ministres assistaient à cette cérémonie militaire.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 172 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 11 (en bas de la page) et intitulé : « Les effets des bombardements boches. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA BATAILLE DEVANT VERDUN

LA REPRISE DU TERRAIN

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

Les événements militaires si graves qui se préparent actuellement sur le front occidental ramènent l'attention générale sur les opérations qui se sont déroulées sur une partie de ce front tant convoitée par les Allemands : nous voulons dire devant Verdun en 1916.

Là, une offensive longtemps préparée et menée avec un renfort formidable de moyens de toutes sortes avait fait espérer à nos ennemis de remporter sur ce point de notre sol un éclatant triomphe.

On sait le résultat que l'ennemi a pu obtenir après six mois de lutte acharnée. En relisant actuellement la reprise des terrains devant Verdun par les armées françaises on éprouvera un réconfort qui nous permet d'espérer que notre admirable armée saura encore repousser l'assaut prochain que le Boche acculé veut nous livrer.

En trois attaques successives, notre 2^e armée a rejeté les lignes allemandes à plus de 7 kilomètres au nord de Verdun.

LA BATAILLE DU 24 OCTOBRE 1916

A ce moment, sur la rive gauche de la Meuse, les lignes ennemis s'étendent du bois d'Avaucourt à la fameuse côte 304, au Mort-Homme, au village de Cumières, puis à la Meuse qui forme en cet endroit la ligne de défense française.

Sur la rive droite, elles couvrent la côte du Poivre, le bois Navet, le bois en T, et couronnent toute la cuvette de Bras. Elles se dressent sur l'éperon de Froid-Terre, arrivent déjà au bois des Vignes et là décrivent une courbe qui englobe le village de Fleury et la Chapelle-Sainte-Finie. Plus à l'ouest, elles se dirigent vers le bois Régnier, le bois de la Laufée et vont aboutir au pied des falaises de Meuse, vers le village d'Eix.

Elles passaient donc à 500 mètres à peine au nord des ouvrages de Souville et de Tavannes qui défendent la forteresse au nord-est, à moins de 5 kilomètres.

L'attaque a été confiée au général Mangin qui dispose d'éléments divers, adjoints à son corps d'armée.

C'est, en partant de l'ouest, la division Guyot de Salins, puis la division Passaga au centre, puis la division de Lardemelle vers l'est. Le 11^e régiment d'infanterie tient l'extrémité gauche du front de bataille ; il a comme direction les bois et les carrières d'Haudromont ; le 30^e régiment d'infanterie tient l'extrémité droite et a comme objectif le bois de la Laufée dans la direction de Damloop.

Le front d'attaque couvre environ 5 à 6 kilomètres.

En face de l'attaque française se trouvent les lignes allemandes occupées (de l'ouest à l'est) par la 13^e division de réserve, la 25^e division de réserve, la 54^e division de réserve, la 9^e division active (fort de Vaux), la 33^e division de réserve, la 50^e division de réserve.

Il est incontestable que l'ennemi dispose d'effectifs beaucoup plus nombreux que ceux de l'attaque ; cependant une partie de ses troupes n'arriveront en ligne que lorsque l'assaut français aura été lancé et ne pourront prendre part à la première défense. La disposition en profondeur des soutiens allemands, qui avait sa raison d'être pour diminuer les pertes sous le bombardement, aura été une des causes de l'échec des divisions de réserve engagées dans la lutte.

Du côté français, toutes les troupes d'attaque sont à pied d'œuvre dès le 23 octobre. L'artillerie protégeait par un dôme de feu les régiments en position.

Le 24 octobre, par un temps brumeux comme on en trouve souvent en ce pays de Meuse, l'attaque surgit des lignes françaises à 11 h. 40 du matin.

L'ennemi ne s'attendait certainement pas à une attaque de telle envergure ; en tous les cas il ne prit pas ses dispositions en conséquence. La soudaineté de l'attaque surprit l'ennemi ; beaucoup de prisonniers furent faits dès le début de l'action par l'arrivée des vagues des régiments français dans les tranchées allemandes.

A gauche, la division Guyot de Salins s'avancait de Haudromont à Douaumont. Les zouaves, les tirailleurs et le régiment colonial du Maroc en première ligne ; ce fut à ce dernier que revint l'honneur de planter le drapeau français sur le fort de Douaumont reconquis vers 2 h. 30-2 h. 45 de l'après-midi.

Au centre, la belle division Passaga, électrisée par son chef, avait franchi le ravin de la Mort, le bois Chapitre, le bois de la Caillette et couronnait la cuvette du ravin de Vaux.

A droite, la division de Lardemelle, rencontrant de très grosses difficultés vers le bois de Vaux-Régnier et du Chenois, progressait plus lentement, et arrivait cependant aux abords mêmes du fort de Vaux, qu'elle ne pouvait pas enlever ; ce ne sera que dix jours après, lors de la relève

des troupes d'attaque, que la division Andlauer, remplaçant cette division, emportera de haute lutte cette partie du terrain, entrera dans le fort de Vaux et occupera le village du même nom au bas de la falaise.

Ainsi la première bataille de reprise de terrain amène les régiments français sur la ligne de Douaumont-Vaux ; elle a donné comme gain immédiat les deux forts reconquis, une bande de terrain de près de 5 kilomètres de long sur près de 3 kilomètres de profondeur ; enfin on a capturé 5.873 prisonniers dont 138 officiers, 10 canons de campagne, 51 de tranchées, 144 mitrailleuses.

La première revanche française avait été fort brillante !

LA BATAILLE DU 15 DÉCEMBRE 1916

La bataille du 15 décembre devait compléter les résultats acquis à la suite de celle du 24 octobre ; elle devait nous livrer les grands observatoires d'où les Allemands plongeaient encore dans nos positions (Vacherauville, 342 de la côte du Poivre, 378 des Chambrettes, 353 des Caurières) ; enfin, chose principale, elle devait nous assurer définitivement sur cette ligne de Vacherauville à Bezonyaux qui formerait comme la barrière de sûreté devant Verdun. La bataille sera dure ; elle aura des lendemains, mais les résultats seront multiples. Les effectifs mis en présence seront supérieurs à ceux employés lors de l'assaut du 24 octobre qui avait été une ruée sur les lignes allemandes ; le 15 décembre, ce sera une bataille organisée où de chaque côté on préparera et ses moyens d'attaque et ses moyens de défense. Du côté allemand, il y a en première ligne 5 divisions dont 3 d'active. De l'ouest à l'est on relève la 14^e D. R., la 39^e D. A., les 10^e et 14^e D. A., la 39^e D. R. — En réserve du secteur quatre autres divisions, dont une de la Garde, placées en arrière et devant appuyer la défense. C'est donc environ 90.000 hommes d'infanterie, 40.000 d'artillerie, génie, troupes diverses, soit 130.000 combattants sur un front de 10 kilomètres.

Du côté français, l'armée Mangin a été complétée ; elle a en première ligne deux des anciennes divisions qui se sont couvertes de gloire le 24 octobre, les divisions Passaga et Guyot de Salins, puis la division Garnier du Plessis, enfin la division Muteau. En réserve, deux divisions de réserve prêtes à soutenir l'attaque.

Le bombardement des positions allemandes commencera dès le 12 décembre ; durant trois jours, l'écrasement par le canon des défenses ennemis ne

s'arrêtera point. Le 15 décembre, à 10 heures du matin, eut lieu le déclenchement de l'attaque.

Sur la gauche, près la Meuse, la prise de Vacherauville assoit le pivot de la bataille qui dès lors va se dessiner par une grande conversion de l'aile droite qui s'avancera successivement sur la côte du Poivre, occupera Louvemont, puis la côte 344, la ferme des Chambrettes, la côte 353 et s'étendra jusqu'au bois des Caurières et Bezonyaux.

La conquête de ces différents points donna lieu à des combats très sérieux ; ce n'est pas sans résistance que les Allemands se virent enlever ces points fortifiés où depuis dix mois ils avaient prodiguer tous les moyens de défense. Les contre-attaques ennemis furent déclenchées durant les journées des 15 et 16 décembre.

Aux Chambrettes, prises et reprises, la lutte revêt un aspect des plus sévères ; enfin le groupe de maisons fut définitivement enlevé le 17 décembre par les zouaves et les tirailleurs de la 37^e division. Le bois des Caurières, barré en avant par la tranchée de Weimar, donna lieu également à de durs combats.

Le 17 au matin, la ligne conquise partait de Vacherauville et, décrivant un grand arc de cercle, passait devant Louvemont, les Chambrettes, le bois des Caurières et aboutissait à Bezonyaux. C'était, sur un front de 10 kilomètres, une avancée dont la plus grande profondeur atteignait 3 kilomètres.

Les résultats de cette seconde bataille furent particulièrement remarquables. Outre que l'ennemi prévenu s'attendait au combat et préparait sa défense, il avait eu toute facilité pour s'opposer à la prise des points importants qu'il devait conserver ; il avait été battu, après une lutte sévère, il est vrai, mais une lutte dans laquelle il laissait entre nos mains 11.387 prisonniers dont 284 officiers. Il avait dû nous abandonner plus de 110 canons de campagne, de tranchées, plus de 115 mitrailleuses, un énorme matériel de toute sorte, se retrouva en laissant en notre possession ces points précieux d'où il pouvait encore plonger dans l'intérieur de notre position.

La bataille du 15 décembre était une belle victoire ; elle venait s'ajouter à celle du 24 octobre, elle en appellera d'autres encore ; mais

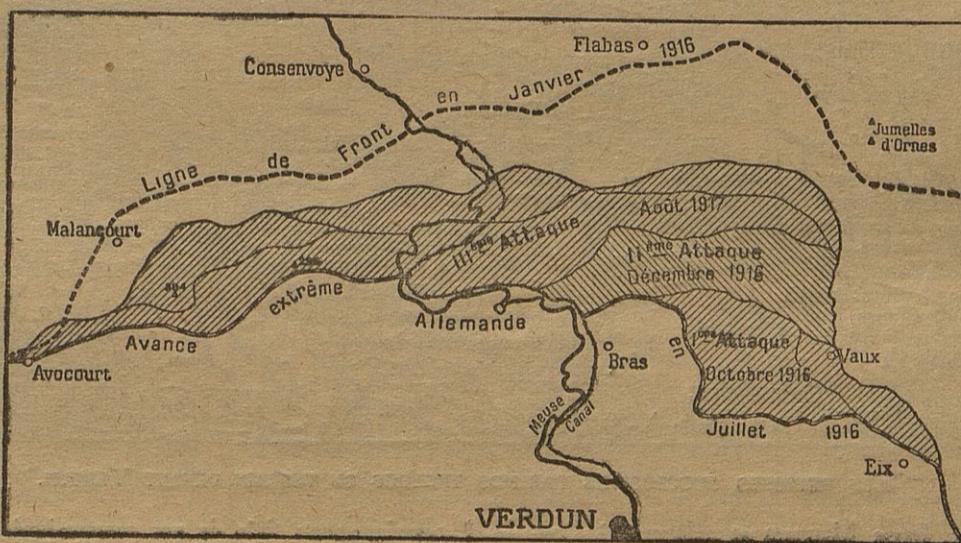


SCHÉMA DES REPRISES DE TERRAIN DEVANT VERDUN.

ce n'est que l'année suivante, l'attention du haut commandement se portant sur l'offensive du front de l'Aisne, que la 2^e armée complétera ses succès devant Verdun.

LA BATAILLE DU 20 AOUT 1917

La bataille du 20 août forme le troisième acte du grand drame qui s'est déroulé devant Verdun pour reconquérir les terrains perdus lors de la ruée allemande. C'est toujours à la 2^e armée française que revient l'honneur de la victoire ; elle est commandée à cette date par le général Guillaumat. Contrairement aux deux précédentes (24 octobre-15 décembre), cette bataille va se livrer sur les deux rives de la Meuse ; elle embrassera donc un terrain beaucoup plus vaste et ses résultats seront encore plus importants que ceux acquis précédemment. Après la victoire du 20 août, on peut dire que la forteresse est hors des insultes et des attaques directes de l'ennemi ; nous avons repris les terrains sur les deux rives de la Meuse, terrains qui nous donnent toute liberté dans nos mouvements et qui permettent de parquer l'ennemi au delà de la zone intérieure du camp retranché.

Le communiqué officiel du 20 août au soir disait : « Sur les deux rives de la Meuse, nos troupes se sont portées ce matin à l'attaque des positions allemandes avec une magnifique ardeur. D'après nos premiers renseignements, la nouvelle bataille de Verdun se développe à notre avantage sur un front de 18 kilomètres du bois d'Avocourt au nord de Bezonvau. De nombreux prisonniers sont déjà ramenés à l'arrière. La bravoure de nos troupes est au-dessus de tout éloge. »

Ainsi, au 20 août, l'attaque française conduite sur les deux rives de la Meuse embrasse un front de 18 kilomètres. Au soir du 20 août, cette attaque a progressé et donne comme résultat une sensible avance.

Sur la rive droite, la côte du Talou, enlevée dès le début de l'action, est débordée au nord et nos troupes montent à l'assaut du mamelon 344, centre de la résistance entre Samogneux et Beaumont. Les soldats de la

Les armées allemandes ont échoué sur l'attaque de Verdun ; elles ont non seulement échoué, mais, après une avance sur le terrain, elles ont dû reculer, battues et désorganisées.

Verden a appris au monde entier que les soldats allemands n'étaient plus invincibles. Si, maquillés en zouaves, ils avaient pu prendre le fort de Douaumont ; si, protégés par des jets enflammés, ils avaient pu réduire le fort de Vaux ; si, sous la protection d'avalanches d'acier, ils s'étaient avancés jusqu'aux ruines de Fleury, ce furent ces mêmes vainqueurs qui reculèrent sous la poussée de l'armée de France qui, par trois vigoureux coups d'épaule, reprit en quelques jours le terrain conquis par eux en de nombreux mois de luttes et de combats.

Verdun a émerveillé le monde. Les nations belligérantes ou neutres demeurèrent stupéfaits devant ce résultat des reprises françaises. L'armée de France avait reconquis tout son prestige ; elle était bien toujours l'armée des soldats valeureux, généreux, qui savent se battre avec loyauté ; elle était aussi celle des héros qui savent perpétuer la tradition des ancêtres.

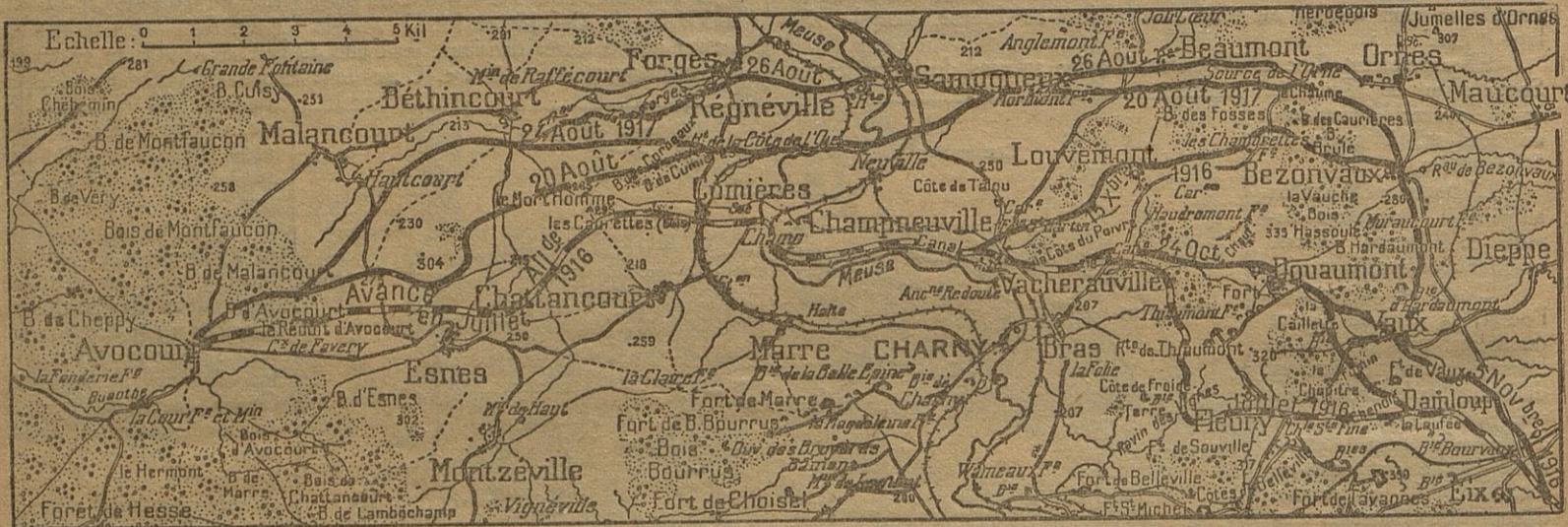
L'armée n'avait pas dégénéré ; elle surpassait par ses faits d'armes ses anciennes prouesses ; elle avait atteint le sublime, là où seuls les pleurs peuvent exprimer l'admiration.



Pour se rendre un compte approximatif des événements qui se sont déroulés devant la grande forteresse en 1916 et 1917, il est bon, en terminant, de donner un tableau récapitulatif des troupes engagées par l'ennemi, des pertes subies, des gains obtenus.

Dans toute comptabilité bien tenue on ouvre des colonnes pour le profit ; d'autres pour le débit. Ici nous ouvrirons deux colonnes : celle des troupes engagées, puis celle des pertes ; on comparera ensuite.

(Les chiffres qui vont suivre ont été donnés aussi exactement que possible en tenant compte des documents officiels fournis par l'ennemi, des



LES REPRISES SUCCESSIVES PAR NOS TROUPES DU TERRAIN DEVANT VERDUN.

2^e armée abordent ensuite la ferme Marmont et enlèvent, à l'est, la plus grande partie du bois des Fosses, étendant leur action jusqu'au bois Le Chaume à l'ouest du village d'Ornes.

Sur la rive gauche, une lutte sévère s'était développée autour de la côte 304 et du piton du Mort-Homme. L'ennemi, qui avait creusé d'immenses souterrains sous ces mamelons, se voyait obligé de les évacuer, plusieurs de nos gros projectiles d'artillerie ayant crevé la voûte et, par suite de l'écrasement du boyau, ayant enseveli et muré vivants les occupants.

La bataille continue les 21, 22 et 23 août. Ce n'est que le 24, à 4 h. 50 du matin, que sous une plus puissante ruée nos soldats enlèvent les deux crêtes attaquées, les dépassent et atteignent d'un seul bond le ruisseau des Forges et Béthincourt. Toutes les pentes nord de cette partie du terrain tombaient ainsi en notre possession.

En même temps, sur la rive droite, le 26 août, la position de Beaumont, cote 240-317-351, était enlevée et occupée par nous.

Notre nouvelle ligne de front à cette dernière date partait d'Avocourt au ruisseau de Forges à Régnéville et s'étendait devant Beaumont pour aboutir à Ornes. C'est une avance de 3 kilomètres en moyenne sur tout le front et plus de 5.000 prisonniers avaient été capturés durant ces journées de combat.

Cette nouvelle victoire consacrait le triomphe de la 2^e armée, de son chef et du généralissime ; ce dernier recevait des mains du président de la République, le 29 août, la grand'croix de la Légion d'honneur. « A défendu et sauvé Verdun », telle était la citation portée à l'Officier.

CONCLUSION

Les trois attaques françaises ont redonné à la 2^e armée une large bande de terrain s'étendant sur les Hauts-de-Meuse à près de 7.000 mètres de profondeur sur un front de plus de 10 kilomètres ; sur la rive gauche, à 1.250 mètres de profondeur sur 11.500 mètres de développement. De plus, on peut évaluer pour les trois attaques françaises les pertes de l'ennemi aux chiffres suivants :

71.000 tués ou blessés, 22.760 prisonniers, dont 538 officiers. Ce n'est cependant pas à ces résultats déjà suffisants que l'on peut apprécier les victoires françaises. Il y entre, en effet, un élément moral qu'il est difficile d'évaluer, mais dont on comprend toute l'importance.

renseignements tirés de nos communiqués, des calculs établis par nous avec tous nos moyens de recherches et notre documentation.)

TROUPES ALLEMANDES ENGAGÉES DEVANT VERDUN DEPUIS L'OFFENSIVE DU 20 FÉVRIER 1916.

CORPS D'ARMÉE ACTIFS : { V°, XVI°, de l'armée du kronprinz, venant de l'Argonne.
NEUF { III°, XV°, XVIII°, ont participé aux premières attaques.
II°, X°, XVII°, II° bav., appelés en mars et avril 1916.

CORPS D'ARMÉE DE RÉSERVE : { V° (R.), VI° (R.), de l'armée du kronprinz.
QUATRE { VII° (R.), a participé aux premières attaques.
1er corps bavarois ; en mars et avril 1916.

DIVISIONS SÉPARÉES : { 7°, 39°, 58°, 113°, 121°, une division de la garde.
DIX-NEUF { Deux divisions de landwehr ; 5° div. landwehr bavar.
A partir d'avril 1916, c'est par deux divisions d'ersatz.
division isolée que le front d'attaque de Verdun a été alimenté.
Deux divisions venues des Flandres en avril.
Une division venue de Russie en juin.

Soit environ 870.000 hommes.

Les pertes allemandes devant Verdun peuvent être évaluées à un demi-million d'hommes.

AVANCE EXTRÊME ALLEMANDE (juillet 1916)

Sur les Hauts-de-Meuse : de Flabas à la Chapelle-Sainte-Fine. 11 k. 200
" la rive gauche : du bois de Forges à Cumières 3 k. 150
" " " de Malancourt (N.-D.) à la cote 304 3 k. 420

REPRISE FRANÇAISE DANS LES TROIS ASSAUTS :

Sur les Hauts-de-Meuse : de la Chapelle-Sainte-Fine à Beaumont 7 k. 300
Sur la rive gauche : de Cumières à N.-O. bois des Corbeaux et côte de l'Oie 1 k. 250

Reste de la bande des terrains conservés par les armées allemandes après 20 mois de lutte, 870.000 hommes engagés, près d'un demi-million de pertes :

Hauts-de-Meuse : bande 4 kilomètres de profondeur;
Rive gauche : bande 1 k. 900

— ...Pas même ça ? fit Suzy en braquant sur lui son propre revolver qu'elle avait réussi à lui dérober.

Il battit en retraite, se retranchant derrière les meubles, l'accablant de menaces et d'invectives.

C'est alors qu'un homme fit irruption dans la pièce, clamant :

— Ils sont partis !... les Yankees sont partis !... D'un bond, Manuel fut dehors.

Les assiégés du fort Wilson avaient réussi à forcer le cordon de fer et de feu qui les encerclait ! Quelle invraisemblance !

Cependant, d'une voix haletante, l'homme donnait des détails : profitant de ce que Remonio, conformément aux instructions reçues de Manuel, avait retiré de la face ouest une certaine partie des assiégeants pour les masser au nord afin de renforcer l'assaut, les Yankees, ayant surpris le mouvement, s'étaient habilement glissés hors de leur abri, faisant masquer leur retraite par un feu d'enfer qu'exécutaient deux des leurs, sacrifiés d'avance, et avaient gagné l'endroit où étaient entravés les chevaux des Mexicains...

Sans prendre la peine de dissimuler sa joie,



Suzy avait écouté ce récit : grâce au ciel, Bob était sauvé !...

Pendant la tête, alors Manuel la saisit et l'entraîna à l'intérieur. Ah ! il avait été joué par Rutledge !

Eh bien !... du moins, elle paierait pour lui !...

La jeune fille se défendait vaillamment ; au cours de la lutte, malheureusement elle s'était laissé désarmer et sa seule ressource était de s'enfuir à travers la pièce, cherchant dans chaque meuble un obstacle entre elle et lui.

Paquilla, cependant, apparut brusquement.

Depuis l'arrivée de Suzy, la Cubaine était demeurée aux aguets, en proie à une colère qu'agivonnait la jalousie ; le sang à la tête, elle voyait rouge et l'idée de meurtre la hantait !...

Maintenant, elle se trouvait là, armée du revolver qu'elle avait ramassé, se défendant mal contre la tentation terrible qu'excitait en elle la vue de sa rivale...

Et, soudain, elle fit feu sur Suzy.

A sa grande stupeur, elle vit chanceler Manuel ; atteint en pleine poitrine par la balle destinée à miss Morton, il tournoya un moment sur lui-même, puis s'abattit lourdement ; il était mort !...

Suzy, immobile, regardait le corps étendu à ses pieds, se demandant si elle devait remercier la Providence du secours inespéré qu'elle venait de lui envoyer, ou bien n'écouter que le sentiment d'horreur que tout naturellement lui inspirait le meurtre accompli...

Et voilà que, soudain, une nouvelle détonation retentit.

Sans se rendre compte du geste de la Cubaine, Suzy, poussée par l'instinct de conservation, bondit sur elle et lui arracha le revolver de ses mains.

Mais à peine l'eut-elle désarmée que la pauvre fille s'écroula sur le corps de Manuel : désespérée d'avoir assassiné celui qu'elle aimait malgré sa trahison, elle venait de se faire justice...

On imagine la stupeur de Suzy devant ce dénouement imprévu d'un drame dans lequel elle-même avait joué un rôle si tragique.

Effondrée sur un siège, elle demeurait immobile, les jambes coupées par l'émotion...

C'est dans cette posture que la trouvèrent les insurgés qui — au bruit des détonations — avaient envahi la pièce. Lui voyant à la main l'arme encore fumante, ils devaient, bien entendu, la prendre pour la meurtrière, et se saisissant d'elle, en dépit de ses énergiques protestations, ils l'entraînèrent au dehors...

Tandis qu'un d'eux, montant à cheval, courrait sur la trace de Pancho Lopez le prévenir du double événement survenu au ranch di Cristo, les insurgés, après une courte délibération, décidèrent de conduire miss Morton à Calcahuana et de la remettre aux autorités de la ville : celles-ci décideraient du sort de la prisonnière.

La retraite des défenseurs du fort Wilson rendait désormais inutile la présence du commandant au ranch di Cristo.

XXV

L'ASSAUT DU CAMP

L'Arbi, que nous avons laissé s'écoulant avec l'automobile en feu dans le creux d'un ravin, n'avait dû son salut qu'à une miraculeuse circonstance : le fond du ravin servait de lit à un torrent en partie à sec à cette époque de l'année, mais assez abondant cependant pour empêcher les flammes de détruire entièrement la voiture et surtout pour empêcher que le feu ne se mit au réservoir d'essence...

Du même coup, la fraîcheur des eaux ranima le brave garçon qui eut l'énergie suffisante pour se retirer des décombres sous lesquelles il menaçait de périr, écrasé...

Comme — après avoir bu avec avidité et avoir lavé ses blessures — il venait de se redresser et cherchait à s'orienter, il aperçut, cheminant sur une crête, une troupe à cheval qu'il reconnut aussitôt pour appartenir à l'armée des insurgés.

Vivement il se glissa jusqu'aux hautes herbes qui bordaient la rive du torrent et, caché, se tint en observation : c'est ainsi qu'il vit deux des cavaliers se détacher du groupe et disparaître en prenant de grandes précautions...

Pour un gaillard comme l'Arbi, habitué à faire la guerre, ces allures étaient évidemment l'indice que les insurgés savaient l'ennemi à proximité : or, l'ennemi, en l'espèce, c'étaient les Américains...

L'ancien légionnaire sentit aussitôt dans sa poitrine son cœur bondir de joie : mais combien cette joie eût-elle été plus grande s'il avait pu se douter que le camp découvert par les insurgés dans le creux d'un vallon prochain était celui de la colonne Wickley en route pour la passe d'El Diabolo où devait se faire — on s'en souvient — la concentration des différents éléments composant le corps expéditionnaire du général Carrington...

Aussitôt le camp dressé, Wickley avait décidé de s'en aller lui-même reconnaître le terrain aux alentours, pour s'assurer de la sécurité de sa position.

Avisé d'attendre sur place le renfort d'une colonne arrivant de la Vera-Cruz, il voulait être certain qu'il ne courrait aucun risque d'être enlevé avant que d'avoir été rejoint par elle.

En compagnie donc de deux de ses officiers, il s'était lancé dans la brousse, en recommandant de faire bonne garde.

Pancho Lopez, bien entendu, grâce au merveilleux service d'espionnage qu'il avait su organiser dans les rangs mêmes de l'ennemi, avait été averti presqu'aussitôt de cette circonstance et un double plan l'avait immédiatement sollicité : d'une part, tenter d'enlever le commandant Wickley et attaquer à l'improviste ses troupes que l'absence de leur chef mettrait aisément à la merci de l'adversaire.

C'est pour exécuter la première partie de cette combinaison qu'un groupe de cavaliers avait été envoyé par lui pour suivre la piste des trois officiers, avec ordre de saisir la première occasion favorable de s'emparer d'eux. C'étaient ces cavaliers que venait de découvrir l'Arbi.

Lui-même, pendant ce temps, allait prendre ses dispositions pour se ruer sur le camp et terminer l'affaire avant que l'alerte pût être donnée aux colonnes américaines en marche à travers la région.

La combinaison fut été certaine si quelqu'un n'eût veillé : sans pouvoir, bien entendu, deviner le détail de ce que projetaient les insurgés, l'Arbi avait suffisamment guerroyé aux colonies pour comprendre le sens de certaines manœuvres et de certaines attitudes.

Les insurgés qu'il voyait de loin se glisser, chevaucher en tapinois, étaient à l'affût.

Et à l'affût de qui pouvaient-ils être, si ce n'est d'Américains ?...

Soudain, l'un des insurgés mit pied à terre et, suivi de loin par ses compagnons, dévala en se cachant parmi les hautes herbes qui embroussaillaien inextricablement la berge escarpée du torrent.

Ce que voyant, le brave garçon se coula avec mille précautions à travers le paysage herbu et parvint dans le sillage même de l'indigène.

Celui-ci tenait à la main droite, prêt à être lancé, un lasso, ce qui indiquait clairement à l'Arbi de quelle façon il entendait procéder...

Et voilà que, tout à coup, dans le lit du torrent où lui-même cheminait quelques instants auparavant, trois cavaliers apparurent parmi lesquels il distinguait le commandant Wickley...

Il prit son élan et à l'instant même où l'homme, tout à coup dressé, faisait tournoyer son lasso à bout de bras, l'ancien légionnaire, bondissant, se

jeta sur lui... mais trop tard pour empêcher le lasso de venir frapper de son noeud le cou du commandant.

Celui-ci, arraché de sa selle, roula sur le sol...

Heureusement, Wickley n'était pas de ces hommes dont une surprise peut avoir raison : grâce à l'intervention inattendue de l'ancien légionnaire, le lasso cessant sa tension mortelle, le commandant put s'en dégager et remonter à cheval vivement.

Une fois en selle, il donna l'ordre de battre en retraite.

Juste à ce moment un groupe d'insurgés dévalait grand train la berge du torrent.

Simplement armés de leurs revolvers, les officiers ne pouvaient prétendre faire tête à cette bande qui disposait de fusils.

Ils mirrent donc leurs montures au galop et, à toute allure, prirent la direction du camp.

Wickley possédait maintenant les renseignements qui lui étaient nécessaires : la région était infestée d'ennemis et il était douteux qu'il lui fût possible, sans avoir reçu de renfort, de rejoindre le général Carrington à la passe d'El Diabolo.

Dans de telles conditions, le mieux était de se retrancher sur place pour faire face à toute éventualité et d'attendre les événements.

Son premier soin fut d'envoyer un cavalier à la recherche de la colonne expéditionnaire pour informer Carrington de la situation périlleuse dans laquelle il se trouvait ; après quoi, il donna les ordres pour que le camp fût le plus rapidement possible mis en état de défense...

Pendant ce temps, l'Arbi ayant grand'peine à se débarrasser des insurgés qui s'étaient lancés à sa poursuite : ceux-ci, en effet, trouvant à terre étranglé celui de leur compagnon chargé de « lasser » le commandant Wickley, avaient senti l'impérieuse nécessité de mettre la main sur un aussi audacieux adversaire et s'étaient lancés à travers les hautes herbes...

Avec la prestance d'un gibier habile, l'ancien légionnaire se glissait devant eux, riant sous cape de les entendre, non loin, sacrer tout ce qu'ils savaient...

Un gaillard de sa trempe a plus d'un tour dans son sac et il aurait fait beau voir qu'un ancien du 1^{er} Etranger fut venu au Mexique pour se « faire faire » la barbe par des nègres !...

Quand il eut réussi à gagner les bois épais qui couronnaient l'une des berges, il se donna le temps de souffler et de réfléchir.

Maintenant il s'agissait pour lui de s'orienter pour tenter de rejoindre les Américains ; mais de quel côté se diriger dans ce maudit pays où, comme il l'observait comiquement, les carrefours manquaient de gardiens de la paix pour vous indiquer votre chemin...

Soudain, son oreille fut frappée par le bruit d'une cavalcade qui se rapprochait rapidement et bientôt il vit déboucher dans la clairière où il se tenait embusqué un fort groupe de cavaliers qui fit halte au commandement de son chef...

Un juron faillit jaillir des lèvres de l'Arbi en reconnaissant dans ce chef son vieil ennemi de la



Légion, le colonel von Glockau, autrement dit Pancho Lopez.

Ah ! si le chef de la soi-disant révolution mexicaine eût pu se douter que là, pour ainsi dire à portée de sa main, se trouvait embusqué le plus redoutable adversaire qu'il eût rencontré au cours de sa périlleuse carrière !...

Mais il était, pour l'instant, occupé à conférer avec ses officiers sur la conduite à tenir : un cavalier venait en effet d'arriver tout en sueur, annonçant la proximité de la colonne américaine et ce cavalier lui donnait des détails sur l'activité qui régnait au camp de Wickley.

Du premier coup, Pancho estima qu'en se hâtant il lui serait possible de profiter de la magnifique occasion qui lui était offerte.

Attaquer, sans laisser aux Américains le temps de se retrancher sérieusement, lui permettrait d'enlever le camp sans coup férir...

En un clin d'œil son plan fut fait : pendant qu'un fort groupe de cavaliers prenait sur la droite pour, après avoir fait un grand détour, se trouver

(Voir la suite au dos).

sur la face nord du camp, l'autre filait sur sa gauche, de façon à attaquer par le sud, au signal convenu...

Enfin, des cavaliers étaient envoyés pour hâter la marche d'un fort commando arrivant de l'ouest : celui-là devait faire halte à proximité de la petite rivière qui couvrait à l'ouest la position occupée par les Américains.

Après avoir aussi discrètement que possible traversé la rivière, le commando avait ordre de s'embarquer dans les hautes herbes qui en garnissaient la rive et d'attendre le moment d'intervenir.

Tout cela bien réglé, Pancho et sa petite troupe s'éloignèrent grand train, à la recherche d'un emplacement d'où il fut possible au chef de dominer le champ de bataille.

L'Arbi n'avait pas attendu ce moment pour se mettre en route : ce qu'il venait de surprendre des explications fournies par le « colonel » lui dictait son devoir : coûte que coûte, il lui fallait prévenir Wickley du danger qui le menaçait.

Ce qu'avait dit le chef suffisait à indiquer à l'ancien légionnaire, rompu aux choses de guerre, la position approximative occupée par les Américains : débrouillard ainsi qu'il l'était, en faisant diligence, il pouvait les rejoindre avant l'attaque qui se préparait et qui devait fatallement les mettre à la merci de l'ennemi.

— Va, mon vieux, fit-il ironiquement en hochant la tête dans la direction de son ennemi, tu veux faire ton petit nous avons heureusement dans notre sac de quoi en remonter à ta stratégie.

Mais comme il filait à travers bois avec la rapidité d'un cerf, il se trouva soudain nez à nez avec un parti de cavaliers qui lui barrèrent le passage...

C'étaient les éclaireurs d'un des groupes d'insurgés exécutant le mouvement prescrit par le chef...

Que pouvait faire notre homme ?

Désarmé, il n'avait d'autre ressource que de fuir : mais, derrière lui, il venait d'entendre le bruit d'une autre troupe en marche lui indiquant qu'il n'avait même pas la ressource de tourner les talons...

Toute fuite lui était interdite, comme aussi toute résistance.

Alors, avec une admirable présence d'esprit :

— Par la Vierge ! s'exclama-t-il, camarades, c'est miracle que je vous rencontre..., je vous cherchais...

Il s'était expliqué en espagnol, langue qu'un long séjour à Cuba lui faisait parler avec une aisance complète...

Et comme les autres faisaient cercle, étonnés, un peu incrédules, il demanda :

— Y a-t-il un chef parmi vous ?... J'ai des renseignements importants à lui donner.

Un des cavaliers poussa son cheval vers lui, disant :

— Parle... qui es-tu ?

— Un homme de la Vera-Cruz que ces Américains du diable avaient emmené avec eux pour conduire les attelages de leurs convois. Mais j'ai trouvé moyen de m'échapper ; ils sont campés à quelque distance d'ici... je peux vous conduire, si vous voulez...

Cette proposition ne pouvait qu'agréer au chef, un peu perdu dans cette contrée ignorée de lui...

Comment eût-il pu se méfier, en entendant cet homme lui fournir un renseignement qui corroborait si exactement les instructions données par le « colonel » ?

Il fit mettre un cheval à la disposition de l'Arbi qui, prenant la tête de la colonne, partit, tout en ruminant à part lui quel nouveau tour il allait bien pouvoir jouer à ces bandits.

Il avait le choix entre deux moyens : ou bien égarer la colonne qu'il avait charge de conduire vers le camp, de façon à compromettre le plan de Pancho Lopez, ou bien la mener effectivement à proximité du camp et, une fois là, lui brûlant la politesse et jouant des jambes, trouver le moyen de rejoindre ses amis.

Comme, indécis, il délibérait en toute quiétude, très amusé de tenir ainsi à sa disposition ceux qui, bien au contraire, croyaient le tenir à la leur, voilà que soudain l'inattendu surgit, qui compromit tout...

A un croisement de route, la colonne que guida l'Arbi fut rencontrée par un groupe de cavaliers indigènes.

Du premier coup, l'ancien légionnaire se jugea perdu : ces cavaliers, en effet, le connaissaient, car ils faisaient partie du commando de Pancho Lopez et il avait lutté contre eux aux abords du ranch de Cristo.

Evidemment, il eût pu tenter de fuir : le cheval qu'il montait était bon et l'eût rapidement mis hors de portée avec quelque chance d'échapper à ceux qui se fussent lancés à sa poursuite.

Mais au milieu de ces cavaliers, encadrée par eux, l'ancien légionnaire avait aperçu miss Captain.

... En vérité, lui était-il possible de fuir en aban-

donnant à la merci de ses ennemis celle à qui il avait juré de consacrer sa vie ?...

Non !... cela, il ne le pouvait pas et, dût-il s'agir pour lui de la vie, son devoir était de rester...

Vainement, en un regard rapide, la jeune fille, qui était demeurée assez maîtresse d'elle-même pour n'avoir pas un geste de surprise capable de trahir le brave garçon, lui enjoignit-elle de l'abandonner à son sort et de fuir...

L'Arbi demeurait là, indifférent en apparence, mais attendant que l'inévitable se produisît...

— Nous allons à Calcahuana conduire cette femme, déclara le chef de l'escorte.

Il ajouta d'un ton de confidence :

— C'est une prisonnière de choix à laquelle Pancho Lopez attache un grand prix.

— ...Oui, fit un autre, à cause de la rançon qu'il espère en obtenir...

Et tous de rire jusqu'au moment où l'un d'eux remarquant l'Arbi s'exclama :

— Eh ! vous avez fait une bonne prise, vous aussi !... compliments...

En quelques mots alors fut établie la véritable personnalité du pseudo-guide ; peu après, non sans distribution de boursades, l'ancien légionnaire était emmené en compagnie de Suzy à Calcahuana où il devait être statué sur leur sort...

A ce moment précis, dans le lointain une vive fusillade éclata qui fit serrer de rage les poings du prisonnier ; il comprenait que les Américains étaient attaqués...

Cette attaque, il est vrai, n'avait pas été une surprise pour le commandant Wickley : plusieurs émissaires — sauf un — successivement envoyés vers Carrington étaient revenus au camp, sans avoir pu remplir leur mission, ayant dû rebrousser chemin devant les forces ennemis qui sillonnaient le pays.

Le vieil officier n'avait donc pu s'illusionner et

des hommes libres qui combattaient pour la Justice et le Droit !...

Des hurrahs accueillaient ces paroles et chacun, à part lui, faisait serment de tenir jusqu'à la dernière goutte de son sang !

Brusquement une pluie de projectiles s'abattit sur le camp, attaqué simultanément sur les quatre faces...

Par malheur, pour protéger efficacement ses bagages, ses chevaux, ses voitures, Wickley avait dû donner à ses retranchements un développement qui eût exigé — pour être défendu sérieusement — le double au moins des troupes dont il disposait...

En sorte que les Rangers, en dépit de toute leur bonne volonté, ne pouvaient riposter que maigrement à la fusillade de l'ennemi...

Celui-ci, comme bien on pense, profitant de l'avantage que lui donnait sa supériorité numérique, avançait par bonds successifs, protégé par un feu intensif qui exercait dans les rangs des défenseurs des ravages cruels...

Et Wickley, la rage au cœur, voyant tomber ses hommes, se disait qu'à ce train-là il aurait rapidement perdu le tiers de ses effectifs et que bientôt il n'aurait plus assez de monde pour garnir ses quatre fronts.

Cependant, telle était l'énergie des Rangers que, se multipliant, ils parvenaient à contenir leurs adversaires plus longtemps qu'il n'eût été possible de le prévoir, et Wickley commençait même à espérer que le général Carrington aurait le temps de lui envoyer du secours...

Malheureusement, par un raisonnement inverse, Pancho sentait la nécessité d'en avoir fini avec les Américains et il envoyait ordre sur ordre pour que les commandos se jetassent à l'assaut et enlevassent vivement la position...

Des éclaireurs étaient déjà revenus lui annoncer que des troupes ennemis étaient en marche dans la direction du camp. Si l'on ne se hâtait d'en finir, on allait avoir sur le dos un adversaire supérieur en nombre devant lequel on serait contraint de battre en retraite, perdant ainsi tout le bénéfice d'une entreprise qui s'annonçait si bien.

Surexcités par l'espérance du butin qu'il avait dit leur abandonner, les insurgés se jetaient au-devant de la fusillade, au mépris de la mort qui les fauchait.

Dans les tranchées, les hommes de Wickley, eux aussi, tombaient, morts ou blessés.

En vieux soldat qu'il était, le commandant sentait venir l'heure de l'assaut suprême et il savait que ses boys seraient submergés par les vagues humaines qui allaient déferler contre eux.

Et le secours attendu n'arrivait pas !...

Il ne restait comme ressource ultime aux défenseurs du camp que de se serrer autour de leur chef et de mourir bravement pour l'honneur du drapeau !

Pancho, qui, de l'éminence du haut de laquelle il surveillait le combat, voyait, avec une rage à chaque instant croissante, se prolonger cette résistance des Yankees, appela soudain auprès de lui un de ses hommes qui passait pour être un des meilleurs tireurs de la contrée.

Etendant le bras dans la direction du camp, il lui dit :

— Tu vois l'officier, là-bas, celui qui dirige le combat ? Cent piastres pour toi si tu lui loges une balle au bon endroit !...

Longuement l'homme épaula, puis soudain fit feu !...

— Hurrah ! clama Pancho, ivre de joie, tu as gagné tes cent piastres, garçon...

Il venait de voir le commandant chanceler et finalement s'abattre entre les bras des soldats qui se trouvaient à portée.

Autour de Pancho, les hommes et les officiers se réjouissaient farouchement ; privé de commandement, l'ennemi allait lâcher pied avant qu'il fût longtemps...

A l'instant même où Pancho donnait à son entourage cette assurance, Wickley, défaillant, employait tout ce qui lui restait d'énergie à crier à ses Rangers :

— Et pour Dieu, boys ! ne lâchez pas la partie avant que tous vous soyez couchés à côté de moi !

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges L. Faure, novembre 1917.

Cet épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 15 février.



il avait fait tous ses préparatifs pour accueillir du mieux possible l'adversaire.

Instruit des procédés de guerre employés en Europe depuis de longs mois, sachant sous quels instructeurs s'étaient entraînés ceux auxquels il avait affaire, Wickley avait depuis longtemps habitué ses hommes à « remuer » la terre.

Rapidement donc s'étaient creusées, sur les quatre faces du camp, des tranchées assez profondes pour que les Rangers pussent affronter sans trop de dommages l'assaut qui se préparait.

Prêt à tout, Wickley attendait donc l'attaque avec la sérénité de l'homme qui a conscience d'avoir fait tout ce qu'il devait.

Dans cette crise sérieuse, seul lui manquait Rutledge ; depuis des années que tous deux servaient côte à côte, le commandant avait eu de si nombreuses occasions d'apprécier à leur vraie valeur les nombreuses qualités du jeune officier qu'en vérité ce lui eût été un réconfort de l'avoir avec lui pour faire face à la rafale qui venait.

Non seulement le courage à toute épreuve du lieutenant, mais encore son sang-froid, son initiative lui eussent été, en une semblable circonstance, d'un aide puissant.

Soudain, il vit les sentinelles qui surveillaient le front de bandière se replier vivement en deçà des tranchées et il comprit que l'ennemi était en vue.

Avant qu'il eût le temps de donner à un officier l'ordre de piquer une pointe en avant pour se rendre compte, non loin de là un coup de feu éclatait...

C'était le signal convenu entre Pancho et ses lieutenants pour commencer l'attaque...

Vivement, Wickley héra un clairon, auquel il enjoignit de ne pas le quitter et il se mit à parcourir le front, exhortant ses hommes à faire leur devoir, tout leur devoir.

— Ce n'est pas seulement votre peau qui est en jeu, boys ! leur déclarait-il, mais l'honneur de l'Union. Montrez à l'ennemi comment se tiennent